

**Mathias  
Énard**

**Zone**

---

**roman**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par une nuit décisive, un voyageur lourd de secrets prend le train de Milan pour Rome, muni d'un précieux viatique qu'il doit vendre le lendemain à un représentant du Vatican pour ensuite – si tout va bien – changer de vie. Quinze années d'activité comme agent de renseignements dans sa Zone (d'abord l'Algérie puis, progressivement, tout le Proche-Orient) ont livré à Francis Servain Mirkovic les noms et la mémoire de tous les acteurs de l'ombre (agitateurs et terroristes, marchands d'armes et trafiquants, commanditaires ou intermédiaires, cerveaux et exécutants, criminels de guerre en fuite...). Mais lui-même a accompli sa part de carnage lorsque la guerre en Croatie et en Bosnie l'a jeté dans le cycle enivrant de la violence.

Trajet, réminiscences, aiguillages, aller-retour dans les arcanes de la colère des dieux. Zeus, Athéna aux yeux pers et Arès le furieux guident les souvenirs du passager de la nuit. Le train démarre et, avec lui, commence une immense phrase itérative, circulatoire et archéologique, qui explore l'espace-temps pour exhumer les tesselles de toutes les guerres méditerranéennes. Car peu à peu prend forme une fresque homérique où se mêlent bourreaux et victimes, héros et anonymes, peuples déportés ou génocidés, mercenaires et témoins, peintres et littérateurs, évangélistes et martyrs... Et aussi les Parques de sa vie intérieure : Intissar l'imaginaire, la paisible Marianne, la trop perspicace Stéphanie, la silencieuse Sashka...

S'il fallait d'une image représenter la violence de tout un siècle, sans doute faudrait-il choisir un convoi, un transport d'armes, de troupes, d'hommes acheminés vers une œuvre de mort. Cinquante ans après *La Modification* de Michel Butor, le nouveau roman de Mathias Enard compose un palimpseste ferroviaire en vingt-quatre "chants" conduits d'un seul souffle et magistralement orchestrés, comme une *Iliade* de notre temps.

"DOMAINE FRANÇAIS"

MATHIAS ÉNARD

*Né en 1972, Mathias Enard a étudié le persan et l'arabe et fait de longs séjours au Moyen-Orient. Il vit à Barcelone. Il a publié deux romans chez Actes Sud : La Perfection du tir (2003) – Prix des cinq continents de la francophonie, 2004– qui paraît en Babel, et Remonter l'Orénoque (2005). Ainsi que, chez Verticales, Bréviaire des artificiers (2007).*

DU MÊME AUTEUR

*LA PERFECTION DU TIR*, Actes Sud, 2003 ; Babel, 2008.

*REMONTER L'ORÉNOQUE*, Actes Sud, 2005.

*BRÉVIAIRE DES ARTIFICIERS*, Verticales, 2007.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00411-8



MATHIAS ÉNARD

# Zone

roman

*ACTES SUD*



*Au monde des A*





*And then went down to the ship,  
Set keel to breakers, forth on the godly sea, and  
We set up mast and sail on that swart ship,  
Board sheep aboard her, and our bodies also*

EZRA POUND

*Jérusalem et moi nous sommes comme un aveu-  
gle et un invalide :  
Elle voit pour moi  
Jusqu'à la mer Morte, jusqu'à la fin des temps.  
Je la porte sur mes épaules  
Et, sous elle, je marche dans les ténèbres.*

YEHUDA AMICHAÏ



## I

tout est plus difficile à l'âge d'homme, tout sonne plus faux un peu métallique comme le bruit de deux armes de bronze l'une contre l'autre elles nous renvoient à nous-mêmes sans nous laisser sortir de rien c'est une belle prison, on voyage avec bien des choses, un enfant qu'on n'a pas porté une petite étoile en cristal de Bohême un talisman auprès des neiges qu'on regarde fondre, après l'inversion du Gulf Stream prélude à la glaciation, stalactites à Rome et icebergs en Egypte, il n'arrête pas de pleuvoir sur Milan j'ai raté l'avion j'avais mille cinq cents kilomètres de train devant moi il m'en reste cinq cents, ce matin les Alpes ont brillé comme des couteaux, je tremblais d'épuisement sur mon siège sans pouvoir fermer l'œil comme un drogué tout courbaturé, je me suis parlé tout haut dans le train, ou tout bas, je me sens très vieux je voudrais que le convoi continue continue qu'il aille jusqu'à Istanbul ou Syracuse qu'il aille jusqu'au bout au moins lui qu'il sache aller jusqu'au terme du trajet j'ai pensé oh je suis bien à plaindre je me suis pris en pitié dans ce train dont le rythme vous ouvre l'âme plus sûrement qu'un scalpel, je laisse tout filer tout s'enfuit tout est plus difficile par les temps qui courent le long des voies de chemin de fer j'aimerais me laisser conduire tout simplement d'un endroit à l'autre comme il est

logique pour un voyageur tel un non-voyant pris par le bras lorsqu'il traverse une route dangereuse mais je vais juste de Paris à Rome, et à la gare centrale de Milan, dans ce temple d'Akhenaton pour locomotives où subsistent quelques traces de neige malgré la pluie je tourne en rond, je regarde les immenses colonnes égyptiennes qui soutiennent le plafond, je bois un petit verre par ennui, à une terrasse ouverte sur les voies comme d'autres sur la mer, il ne me fait aucun bien ce n'était pas le moment des libations il y a tant de choses qui vous détournent du chemin, qui vous perdent et l'alcool est l'une d'elles il rend plus profondes les blessures quand on se retrouve seul dans une immense gare gelée obsédé par une destination qui est devant soi et derrière soi à la fois : le train n'est pourtant pas circulaire, il va d'un point à un autre moi je suis en orbite je grave comme un caillou, je me sentais pierre de peu de poids quand l'homme m'a abordé sur le quai, je sais que j'attire les fous et les dérangés ces temps-ci ils viennent s'engouffrer dans ma fragilité ils se trouvent un miroir ou un compagnon d'armes et celui-là est bien fou prêtre d'une divinité inconnue il a un bonnet de lutin et une clochette dans la pogne gauche, il me tend la droite et me crie en italien "camarade une dernière poignée de main avant la fin du monde" je n'ose pas la prendre de peur qu'il ait raison, il doit avoir quarante ans pas plus et ce regard aigu et inquisiteur des cinglés qui vous interrogent parce qu'ils se sont découvert en vous un frère instantané, j'hésite devant le bras tendu terrorisé face à ce sourire de dingue et je lui réponds "non merci" comme s'il me vendait le journal ou me proposait une clope, alors le fou agite sa clochette et se met à rire d'une grosse voix lugubre en me montrant du doigt avec la main qu'il m'a offerte, puis il crache par terre, s'éloigne et une immense solitude presque désespérée balaie

le quai à ce moment-là je donnerais n'importe quoi pour des bras ou des épaules même le train qui m'amène vers Rome je renoncerais à tout pour que quelqu'un apparaisse là et se tienne au milieu de la gare, parmi les ombres, entre les hommes sans ombres les voyageurs accrochés à leurs téléphones et à leurs valises, tous ceux qui vont disparaître et renoncer à leurs corps pendant la brève parenthèse qui les amènera de Milano Centrale à Fossoli Bolzano ou Trieste, il y a bien longtemps gare de Lyon à Paris un mystique dérangé m'avait aussi annoncé la fin du monde et il avait eu raison, je m'étais alors ouvert en deux dans la guerre et écrasé comme un météore minuscule, de ceux qui ne brillent même pas dans le ciel, un obus naturel dont la masse au dire des astronomes est dérisoire, le fou de la gare de Milan me rappelle le doux dingue de la gare de Lyon, un saint, qui sait, peut-être était-ce le même homme, peut-être avons-nous grandi au même rythme chacun de notre côté dans nos folies respectives qui se retrouvent sur le quai n° 14 de la gare de Milan, ville au nom de rapace et de militaire espagnol, posée au bord de la plaine comme sur un névé lentement vomi par les Alpes dont j'ai vu les cimes, des lames de silex qui déchirent le ciel et donnent le ton de l'apocalypse confirmée par le lutin à la clochette dans ce sanctuaire du progrès qu'est la stazione di Milano Centrale perdue dans le temps comme moi ici perdu dans l'espace de la ville élégante, avec un bandeau sur l'œil comme Millán Astray le général borgne, un oiseau de proie, fiévreux, prêt à déchiqueter des chairs vibrantes aussitôt retrouvée la lumière du vol et du danger : Millán Astray aurait tant aimé que Madrid devienne une nouvelle Rome, il servait Franco le Duce ibère son idole chauve dans ce grand prélude guerrier aux années 1940, cet officier borgne et pugnace était légionnaire il criait *viva la*

*muerte* en bon prophète militaire, et il avait raison, la fugue de mort se jouerait jusqu'en Pologne, lèverait une haute vague de cadavres dont l'écume finirait par lécher, à Trieste ou en Croatie, les rives de l'Adriatique : je pense à Millán Astray et à sa controverse avec Unamuno strict prêtre de la culture alors que les voyageurs se pressent sur le quai pour embarquer vers la fin du monde et le train qui les y amène tout droit, Unamuno était un philosophe si classique et si noble qu'il ne voyait pas le massacre approcher, il ne pouvait admettre que le général borgne eût raison en criant *vive la mort* devant ses ouailles car ce faucon avait senti (les bêtes tremblent avant l'orage) que la charogne allait pousser, que la mort vivrait quelques années d'abondance, avant de finir elle aussi dans un train, un train entre Bolzano et Birkenau, entre Trieste et Klagenfurt ou entre Zagreb et Rome, où le temps s'arrêta, comme il s'est arrêté pour moi sur ce quai bordé de wagons, de motrices furieuses et soufflantes, une pause entre deux morts, entre le soldat espagnol et la gare homonyme, aussi écrasante qu'Arès dieu de la guerre lui-même – j'allume une dernière cigarette machinalement il faut se préparer au voyage, au déplacement comme tous ceux qui arpentent le quai de Milano Centrale en quête d'un amour, d'un regard, d'un événement qui les arrache aux cercles infinis, à la Roue, une rencontre, n'importe quoi pour échapper à soi-même, au commerce vital, au souvenir des émois et des crimes, il est bien étrange qu'il n'y ait aucune femme sur le quai à ce moment précis, ainsi poussé par le souvenir de Millán Astray et de son œil bandé je monte à mon tour dans l'express transitalien qui devait être le sommet du progrès et de la technologie il y a dix ans car les portes en étaient automatiques et il dépassait les deux cents kilomètres à l'heure en ligne droite par beau temps et aujourd'hui, un peu plus près de

la fin du monde, ce n'est qu'un train : il en est de toutes choses comme des trains et des automobiles, des étreintes, des visages, des corps leur vitesse leur beauté ou leur laideur paraissent bien ridicules quelques années plus tard, une fois putrides ou rouillés, le marchepied franchi me voici dans un autre monde, le velours épaissit tout, la chaleur aussi, j'ai quitté jusqu'à l'hiver en montant dans ce wagon, c'est un voyage dans le temps, c'est une journée pas comme les autres, c'est une journée particulière le 8 décembre le jour de l'Immaculée Conception et je suis en train de manquer l'homélie du pape place d'Espagne alors qu'un fou vient de m'annoncer la fin du monde, j'aurais pu voir le pontife une dernière fois, voir le descendant spirituel du premier leader palestinien le seul qui soit parvenu à quelque résultat, pourtant ce n'était pas gagné d'avance pour ce maigrichon levantin fauché et geignard qui n'a pas écrit une seule ligne de son vivant, dehors sur la voie adjacente un train est à l'arrêt et une jolie fille a quelque chose dans le regard derrière la fenêtre, je crois qu'elle parle à quelqu'un que je ne vois pas, elle est très proche de moi en réalité à un mètre tout au plus nous sommes séparés par deux vitres assez sales il faut que je sois fort je ne peux pas m'attarder sur les visages des jeunes femmes il faut que je me raffermisse que je prenne de l'élan pour les kilomètres qui me restent pour le vide ensuite et l'effroi du monde je change de vie de métier mieux vaut ne pas y penser, j'ai installé la petite mallette au-dessus de mon siège je l'ai discrètement menottée au porte-bagages mieux vaudrait fermer les yeux un instant mais sur le quai des policiers montés sur des chars électriques à deux roues façon Achille ou Hector sans cheval poursuivent un jeune Noir qui fuit dans le sens des voies provoquant la surprise et l'émoi des voyageurs, les anges bleus, annonceurs

de l'apocalypse peut-être, chevauchent une étrange trottinette d'azur silencieux, tout le monde descend pour profiter du spectacle, le fils de Tydée et Pallas Athéna se ruent sur les Troyens, à quelques dizaines de mètres de moi vers la locomotive un des deux carabiniers se porte à hauteur du fuyard et d'un geste d'une rare violence aidé par toute la vitesse de son véhicule il propulse l'homme aux abois sur un des poteaux de ciment au milieu du quai, le fugitif s'aplatit contre le béton sa tête heurte la colonne et il tombe, il tombe sur le ventre au beau milieu de la gare de Milano Centrale juste à temps pour que le second ange lui saute sur le râble et l'immobilise, assis sur ses reins comme un dompteur ou un fermier ligote un animal rétif, puis, remonté sur son engin, il traîne le criminel qui trébuché au bout d'une chaîne sous les murmures d'admiration de la foule, scène de triomphe antique, on promène les vaincus enchaînés derrière les chars des vainqueurs, on les entraîne vers les nefes creuses, le Noir a le visage tuméfié et le nez qui saigne la tête haute un peu incrédule tout le monde remonte en voiture l'incident est clos la justice a triomphé plus que quelques minutes avant le départ, je jette un coup d'œil à la valise, j'ai bien peur de ne pas réussir à dormir d'être poursuivi dès que je somnolerai dès que je baisserai la garde on s'immiscera dans mon sommeil ou sous mes paupières pour les relever comme on entrouvre une persienne ou un store vénitien, il y a longtemps que je n'avais pas pensé à Venise, à l'eau verte de la pointe de la Douane, au brouillard des Zattere et au froid intense lorsqu'on regarde le cimetière depuis les Fondamente Nuove, de retour de guerre, pas pensé aux ombres qui, à Venise, sont du vin et se boivent en hiver dès cinq heures du soir, je revois des violonistes slaves qui jouaient pour les Japonais, des Français en pleine mascarade de carnaval, un coiffeur fortuné



de Munich qui s'était acheté un palais sur le Grand Canal, et le train s'élançe tout à coup je penche la tête en arrière c'est parti plus que cinq cents kilomètres avant la fin du monde



## II

je me laisse prendre par la cadence plate des banlieues de la ville au nom de soldat espagnol et de rapace, les faubourgs d'une ville du Nord comme il y en a tant, des immeubles pour entasser les prolétaires, les immigrés des années 1960, verticalité concentrationnaire, au rythme paradoxal des traverses – je suis à Venise dans ce minuscule appartement humide où il n'y avait de lumière que dans la cuisine le sol était en pente, on dormait avec les pieds en l'air ce qui paraît-il est bon pour la circulation, c'était à l'entrée du Ghetto en face de la boulangerie avant la grande synagogue où j'entendais des psaumes et des chants par moments, parfois le nom du quartier faisait peur, le Vieux Ghetto, surtout la nuit lorsque tout était désert et silencieux, quand soufflait la bora vent glacial qui paraissait venir tout droit d'Ukraine après avoir gelé les Tchèques les Hongrois et les Autrichiens, dans mon Vieux Ghetto impossible de ne pas penser à Łódz à Cracovie à Salonique et à d'autres ghettos dont il ne reste rien, impossible de ne pas être poursuivi par l'hiver 1942, les trains vers Treblinka, Belżec et Sobibór, en 1993 quelques mois après ma guerre à moi et cinquante ans exactement après l'extermination, dans le Ghetto vénitien noyé de brouillard et de froid j'imaginai la machine de mort

allemande sans savoir qu'un de ses derniers rouages avait tourné tout près, à quelques kilomètres de là, mais si je repense maintenant à Venise dans la torpeur ferroviaire c'est surtout pour celle qui m'y avait rejoint, le corps qu'elle me refusait si souvent m'obligeait à de longues marches nocturnes parfois jusqu'à l'aube, avec mon bonnet noir, je passais place des Deux-Maures, je saluais saint Christophe sur le pinacle de la Madonna dell'Orto, je me perdais entre les quelques immeubles modernes qu'il y a là-haut comme si on les avait posés à dessein dans des recoins pour les cacher, comme s'ils n'étaient pas assez dissimulés par la lagune, et combien de fois combien me suis-je retrouvé à prendre un café au point du jour avec des pilotes et des machinistes de vaporetta pour qui je n'existais pas, car les Vénitiens ont cette faculté atavique d'ignorer tout ce qui n'est pas eux, de ne pas voir, de faire disparaître l'étranger, et ce mépris souverain, cette bizarre noblesse surannée de l'assisté se permettant d'ignorer absolument la main qui le nourrit n'était pas désagréable, au contraire, c'était une grande franchise et une grande liberté, loin de la sympathie commerciale qui a envahi le monde entier, le monde entier sauf Venise où l'on continue à vous ignorer et à vous mépriser comme si l'on n'avait pas besoin de vous, comme si le restaurateur n'avait pas besoin de clients, riche qu'il est de sa ville tout entière et sûr, certain, que d'autres commensaux moins chafouins viendront bientôt encombrer ses tables, quoi qu'il advienne, et cela lui donne une supériorité redoutable sur le visiteur, la supériorité du vautour sur la charogne, toujours le voyageur finira plumé, dépecé avec ou sans sourire, à quoi bon lui mentir, même le boulanger en face de chez moi admettait, sans ciller, que son pain n'était pas très bon et ses pâtisseries hors de prix, ce boulanger m'a vu tous les jours tous les

## Remerciements

Ce livre est empli de tous ceux qui m'ont confié leurs récits, Vlaho C., Ghassan D., Imad el-Haddad, Youssef Bazzi, Sandra Balsells, Sylvain Estibal, Igor Marojevic, Alexandra Petrova, David Blumberg, Patrick Deville, Alviero Lippi, Hugo Orlandini, Ahmet Riyahi, Eduardo Rózsa, Yasmina Belhaj, Hans B., Mirjam Fruttiger, Manos Demetrios et tous les autres, témoins, victimes ou bourreaux, de Barcelone, de Beyrouth, de Damas, de Zagreb, d'Alger, de Sarajevo, de Belgrade, de Rome, de Trieste, d'Istanbul. J'ai par ailleurs une dette immense envers les journalistes, historiens, cinéastes et documentaristes dont j'ai utilisé le travail, au cours des années passées dans la Zone, ainsi qu'envers ceux qui m'ont accompagné dans ces longs voyages. Merci à Jean Rolin de m'avoir généreusement permis d'intituler ce livre *Zone*, comme je l'avais prévu. Merci à Barbara, à Pierre le Grand, au Rat Pack en entier et à Claro qui, en plus de l'amitié, du gîte et du couvert, m'a offert les deux pages du journal retrouvé de Francesc Boix.

*To confess wrong without losing rightness : Charity  
have I had sometimes, I cannot make it flow thru.  
A little light, like a rushlight  
To lead back to splendour.*

EZRA POUND

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.